

« Enseigner à l'école la dimension religieuse d'un fait est : conforme à la laïcité, aisé et essentiel aujourd'hui »

Je voudrais commencer mon propos par l'étude d'une pietà et d'un vitrail pour montrer comment on peut parler du religieux en classe à propos d'images, de textes ou autre document pour en décrypter les symboles, l'idéologie ou parfois même la propagande qui s'y cache, sans que cela ne pose problème.

J'ai choisi pour aborder le sujet l'image de la pietà d'Avignon parce qu'en toute laïcité, elle est dans la liste des images recommandées à l'école primaire en histoire des arts.

Je voudrais partir de là pour essayer de voir comment on peut dans une perspective laïque parler d'un tableau comme celui-là.

La *Pietà* de Villeneuve-lès-Avignon est l'œuvre d'Enguerrand Quarton. Elle a été réalisée vers le milieu du XV^e siècle. Comment fait-on si on projette en classe un tableau comme celui-là ? On regarde s'il y a un rapport avec l'histoire. On constate ainsi assez rapidement qu'il n'y a pas de lien avec l'Histoire. Cette image est si peu historique qu'elle ne vient même pas d'un texte évangélique. C'est très



important de noter que ce genre de représentation n'apparaît qu'au XV^e siècle et qu'elle n'a aucun fondement historique. Si on avait étudié une image sur la crucifixion on aurait pu faire référence à des textes sur la crucifixion. Ici, rien de tout cela. Cela nous dit que le religieux s'inscrit toujours dans une histoire puisqu'il se crée quelque part lui-même au cours du temps. Une scène religieuse n'est pas une scène de toute éternité. Ce type de scène est né dans l'imagination d'un peintre ou encore d'intellectuels, c'est difficile de le dire, mais elle apparaît vers les XIV^e ou XV^e siècles. Ensuite sur ce tableau, là il y a plusieurs choses à dire : d'abord, le situer dans son temps et ensuite tenter d'expliquer ce qu'il pouvait signifier à cette date. On note ainsi sur la gauche du tableau un personnage, vraisemblablement le donateur de l'œuvre, qui semble étranger à la scène. Le donateur apparaît perdu en lui-même. On ne sait pas ce qu'il regarde sinon qu'il semble se plonger en lui-même pour méditer la scène. Ce serait intéressant d'ailleurs de montrer à des élèves que dans ce tableau sont associées une scène historique ancienne (du temps de Jésus) et ce personnage contemporain de l'époque où le tableau a été peint. C'est très particulier ça ! Ensuite on découvre 4 personnages : le corps mort de Jésus, Jean, Marie et Marie Madeleine. Le tout dans un décor encore très archaïsant : c'est le fond doré des peintures Fra Angelico, du gothique, on est dans le temps



Dominique BORNE, Président honoraire du conseil de direction de l'Institut européen en sciences des religions.
Pau, Jeudi 11 décembre 2014



intermédiaire entre le roman et le gothique. Ce qui est intéressant à souligner encore c'est la silhouette de Jérusalem au loin qui, pour quelqu'un qui, au XV^e, siècle regarde le tableau, a un sens métaphorique, symbolique particulier. Il ne s'agit pas tellement de la Jérusalem terrestre mais de la Jérusalem céleste, c'est-à-dire la promesse d'un éternel paradis. Si on continue l'étude, on voit que le peintre a réussi à montrer dans le corps de Jésus à la fois la réalité d'un corps mort dans son poids et puis, en même temps une tête somme toute rayonnante. La volonté du peintre est claire : il entend montrer quelqu'un qui est homme et Dieu à la fois. Il entend montrer que L'homme est mort, mais le Dieu bien vivant. Il y a ensuite trois habitudes de souffrance. D'abord la tendresse de Jean avec ses deux doigts croisés qui donnent à penser qu'il enlève une épine de la tête de Jésus. Ensuite, la douleur éloquente de Marie Madeleine (qu'on reconnaît par le pot d'onguents qu'elle tient dans la main gauche et dont il est fait allusion dans plusieurs textes d'évangile) illustrée par la taille de son mouchoir. Enfin la douleur muette, renfermée de Marie, sans expression. Ce que comprenaient sans doute les spectateurs qui observaient cette peinture c'était : Jésus a souffert pour notre salut (d'où la Jérusalem céleste). Voilà l'explication qu'on pouvait donner à ce tableau au XV^e siècle à une époque de grandes souffrances marquées par les pestes et les guerres.

Ce qui est encore plus intéressant dans l'étude de ce tableau avec des élèves c'est de montrer que ce type de représentation est devenu ensuite un genre illustrant la souffrance d'une mère par rapport à la souffrance de son fils. Ainsi, il existe aujourd'hui, loin de l'image religieuse d'origine, de nombreux monuments aux morts de la guerre de 14 qui reprennent cette position-là. La vierge Marie c'est alors la France qui pleure ses enfants morts au combat. Donc un tableau comme celui-là, d'origine religieuse, a irrigué très largement au-delà de son origine. Le thème de la mère pleurant son fils mort est devenu un thème universel. On a beaucoup de photos de guerre où on a vu des mères pleurant leur fils mort. Remarquez qu'on a là la naissance d'une forme de culture qui irrigue l'art et les sensibilités, mais on ne voit jamais, et c'est d'ailleurs très étrange, de tableau de ce type où l'on voit une mère pleurant sa fille, pas plus que de père pleurant son fils ou sa fille. Le stéréotype qui s'est imposé c'est la mère pleurant son fils, c'est la force d'une image, d'une pensée et la force des piétas dans les sensibilités.

Prenons un 2^e exemple qu'on peut là encore étudier en classe. Il s'agit d'un vitrail autrichien daté du XV^e siècle représentant l'épisode de Jésus chassant les marchands du temple. Précisons immédiatement que l'historien ne peut pas garantir que l'épisode a bien existé. En revanche, il peut dire que cette représentation reproduit un texte évangélique et que l'histoire racontée est vraisemblable d'après ce qu'on sait de l'époque. Rappelons ce que disent les textes de l'évangile : Jésus entrant sur l'esplanade du temple est scandalisé par les changeurs et les marchands de colombes. En effet, à l'époque on sacrifie les colombes au temple. On ne pouvait alors acheter les colombes qu'avec un type de monnaie particulier et il fallait donc faire du change. Jésus se met donc à renverser les tables de tout ce monde. Dans un premier temps la scène décrite dans le vitrail semble refléter la scène de l'évangile. Mais à y regarder de plus près on s'aperçoit qu'il y a des choses étranges. D'abord le personnage en rouge est coiffé d'un curieux couvre-chef. C'est le « Judenhut », chapeau juif qu'en pays allemand au Moyen Age les Juifs étaient obligés de porter. On peut alors s'interroger sur le fait qu'on ait mis le chapeau juif au changeur mais pas à Jésus ! Que je sache, Jésus est bien juif non ? Notez ensuite que le vitrail ne donne pas à voir de marchands de colombes. On ne voit que la table du changeur et de la monnaie. Autre remarque qu'on peut faire quant au curieux usage de la couleur jaune qui est fait dans



Dominique BORNE, Président honoraire du conseil de direction de l'Institut européen en sciences des religions.
Pau, Jeudi 11 décembre 2014



ce vitrail, une couleur jaune qui, si vous ne le savez pas est celle de Judas. Judas, le jaune, l'argent les 40 deniers, la trahison... vous voyez l'imaginaire déployé petit à petit ? Et puis ensuite, ce personnage plein d'allant, Jésus, qui avec son pied renverse la table, d'où sort-il ? D'après le récit des évangiles, il sort du temple de Jérusalem. Or, que voit-on ? On voit très clairement en fond une église gothique ! Ainsi, qu'elle interprétation de cet évangile était-il donné à voir aux personnes du XV^e siècle qui voyaient ce vitrail ? Ils voyaient Jésus qui sort de son Eglise chrétienne et il chasse les Juifs de son Eglise. Or, ce n'est pas du tout ce que disent les évangiles. Dans les évangiles, si Jésus chasse les marchands du temple c'est en tant que bon Juif et parce qu'il ne veut pas que le temple des Juifs soit soumis par des marchands. Je rappelle que Jésus n'a pas fondé le christianisme. Jésus n'a jamais dit qu'il voulait fonder le christianisme, il a dit qu'il voulait réformer le judaïsme éventuellement. A aucun moment dans les textes qu'on lui prête on ne le voit fonder le christianisme. C'est donc très intéressant d'étudier avec des élèves un tel vitrail pour leur permettre de voir comment dans l'histoire on utilise une scène en la détournant très clairement et comment on donne corps à l'antisémitisme chrétien qui a empoisonné l'Europe jusqu'à une date relativement récente, jusqu'à il y a, à peu près 50 ans. Ce genre de détournement en histoire n'est guère le monopole des religions.

« Une nouvelle pratique de la laïcité pour répondre au défi du pluralisme »

Nous sommes dans une époque très paradoxale pour deux raisons. D'abord il y a le paradoxe du religieux dans la société où nous vivons. Rappelez-vous que la France est sans doute un des deux pays, avec la République Tchèque, les plus sécularisés du monde. C'est le pays où la participation aux offices, aux sacrements, etc. est aujourd'hui la plus faible. Le phénomène a commencé il y a bien longtemps et s'est accéléré depuis les années 60 avec une très nette diminution des pratiques religieuses dans la société. On estime par exemple aujourd'hui que les pratiquants catholiques sont moins de 6%. Ce taux correspond à une minorité. Deuxième phénomène essentiel qu'il convient de souligner, c'est qu'on est dans une période de pluralisme religieux visible et actif. Et c'est un phénomène tout à fait majeur parce qu'en France, sur la question religieuse nous avons eu pendant très longtemps un dialogue entre la République et l'Eglise Catholique. Actuellement ce n'est plus du tout cela. Aujourd'hui, il y a un pluralisme incroyable de croyances et d'incroyances d'ailleurs. C'est une nouveauté des plus fondamentales. Une nouveauté qui explique une transformation de la pratique de la laïcité. Ainsi, 1905 se situe au bout d'une lente et longue évolution et a été le résultat de la volonté pour la République de se défaire de l'emprise du catholicisme et de l'Eglise catholique sur l'Etat. La très longue emprise de l'Eglise sur l'Etat va connaître un lent desserrement que la loi de 1905 achève en séparant clairement et définitivement l'Eglise et l'Etat. Cette loi de liberté, on peut en discuter sans doute sans fin, mais quand même, loi de liberté pour l'Etat et sans doute aussi au final pour les églises. C'est donc une loi qui avait nécessairement une force qui pouvait ressembler à une force naturellement anticléricale.

La Laïcité d'aujourd'hui ce n'est plus du tout cela. Si en 1905 la laïcité était pouvoir être citoyen sans être obligatoirement catholique, pouvoir simplement desserrer l'emprise de l'Eglise, la laïcité aujourd'hui c'est pouvoir être incroyant, musulman, bouddhiste, évangélique etc. La laïcité répond actuellement à un



Dominique BORNE, Président honoraire du conseil de direction de l'Institut européen en sciences des religions.
Pau, Jeudi 11 décembre 2014



pluralisme. On est donc, aujourd'hui, dans une situation complètement différente pour la laïcité qui est désormais confrontée au pluralisme des croyances et des incroyances. C'est donc un changement très fondamental.

Par ailleurs, alors qu'il y a une accélération de la sécularisation, en même temps, le religieux se manifeste sous des formes extrêmes dans tous les courants religieux. On voit se développer, certes de manière minoritaire dans certains secteurs du catholicisme, dans certains secteurs du protestantisme, dans certains secteurs de l'islam, du judaïsme, etc. des courants radicaux que je pourrais résumer peut-être en disant qu'ils sont fondamentalistes. C'est-à-dire qu'ils croient et qu'ils professent qu'il y a eu un dépôt de la foi à l'origine et une fois pour toute et que ce dépôt est inchangé ce qui est une position anti-historique et qui ne résiste pas à la critique historique. Il s'agit alors pour les fidèles de ces courants de revenir à ces origines qui sont en même temps et il faut le dire, assez fantasmées à vrai dire. Dans le monde traditionnel Juif les costumes qu'ils portent c'est le costume des Juifs polonais pieux du XVII^e siècle par exemple, ce n'est le costume des origines, pas le costume du temps de Jésus et encore moins celui du temps d'Abraham bien sûr. On pourrait multiplier les exemples de ce genre. Il y a bien sûr des degrés à noter dans ces radicalismes : certains sont purement intellectuels mais d'autres vont clairement jusqu'à la violence.

D'autre part, on a des types de manifestations comme, par exemple, le dernier conflit qui a agité le monde politique et le monde religieux ces derniers mois, la question du mariage pour tous. En tant qu'historien, qu'observateur, ce qu'on voit se manifester, c'est que depuis 1789, progressivement, l'Etat prend en charge des secteurs qui, jusque-là, étaient réservés à l'Eglise. Par exemple, les cimetières qui ont été laïcisés. L'Etat a pris en charge, peu à peu, le contrôle de la vie personnelle et familiale que l'Eglise, estimée être un domaine qui lui était réservé. Le mariage pour tous comme les lois concernant la fin de vie sont un élément de plus dans ce processus. On observe donc, une sorte de compétition sur le contrôle de la vie quotidienne des gens entre l'Eglise et l'Etat, une compétition qui dure depuis des siècles et perdure encore aujourd'hui sur tel ou tel sujet.

« Il n'y pas de fait religieux, il n'y a que des faits qui ont des dimensions religieuses »

L'expression du fait religieux ne me convient pas. Doit-on, par exemple, considérer la résurrection de Jésus comme un fait religieux ? Certainement pas si on s'en tient à la définition de Debray. Si on reprend les critères posés par Debray, en effet, la résurrection de Jésus n'est, ni un fait observable, ni un fait neutre. De mon côté, je prétends qu'il n'y a pas de fait religieux et que tout fait qui touche au religieux touche aussi autre chose. Je pense même que l'idée de fait religieux pure est de l'ordre de la croyance et en aucun cas de l'ordre de la connaissance. Il y a des faits religieux pour les croyants si on veut. Par exemple, Jésus est fils de Dieu, Jésus est ressuscité ou encore le Coran est révélé. Mais pour les historiens, pour les observateurs il n'y pas de fait religieux pur. Prenons un exemple : l'élection en 1978 d'un pape polonais, Karol Wojtyla qui s'est fait appeler Jean Paul II, n'est sûrement pas un fait religieux seulement. Certes, c'est un fait religieux dans l'histoire de l'Eglise peut-être mais c'est bien autre chose. C'est un fait politique, le premier pape non italien,



Dominique BORNE, Président honoraire du conseil de direction de l'Institut européen en sciences des religions.
Pau, Jeudi 11 décembre 2014



un acteur majeur de la chute du rideau de fer un peu plus tard, donc le réduire à un fait religieux est absurde. Je préfère dire que c'est un fait qui a, comme pratiquement tous les faits d'ailleurs, une dimension religieuse. On pourrait multiplier les exemples : les attentats du 11 septembre 2001 ne peuvent être réduits à un fait religieux. Ce sont un fait terroriste, un fait politique. Autre exemple, aujourd'hui en Israël même si on voit bien que même s'il y a autour de l'esplanade des mosquées, du dôme du rocher etc. une dose de religieux concentré très forte, il y a bien d'autres choses relevant du politique, du social, de l'économique qui se joue là. Ces faits-là ont des dimensions religieuses mais on ne peut les réduire à cela. Il serait plus pertinent donc de dire qu'il ne faut pas oublier les dimensions religieuses des faits historiques mais aussi des œuvres littéraires et des œuvres artistiques. C'est comme cela qu'il faudrait le travailler en classe et ce travail loin de poser problème est une véritable ouverture.

« La recherche d'une vérité historique ne s'oppose pas à la recherche d'une vérité symbolique »

Je voudrais revenir maintenant sur la formation à la compréhension de ce qu'est le symbolique, qui me semble une donnée importante de l'enseignement. Une donnée qui n'est pas bien perçue par les enseignants et qui est pourtant fondamentale. Par exemple, dans l'évangile du second Luc, faut-il dire très précisément, on nous dit que Jésus est né à Bethléem. Les spécialistes, exégètes, historiens, etc. ont démontré de très nombreuses fois que c'est très peu vraisemblable qu'il soit né historiquement à Bethléem. Pour autant, on ne va pas dire « Luc se trompe » ou encore « Luc fait erreur », quel que soit ce qu'on pense par ailleurs. On va expliquer que, si Luc dit cela c'est parce que le travail de Luc pas plus que celui de Jean, de Marc et de Matthieu n'a de visée historique. Il se trouve que dans leurs récits il y a des éléments qui recoupent l'histoire, mais les auteurs n'ont jamais eu de visée historique. Dans beaucoup de cas, dans leurs écrits ils manient le symbole. Ainsi, faire naître Jésus à Bethléem c'était lier (la fin du 1er siècle lorsque Luc écrit, la personne de Jésus) à la torah juive et à l'ancien testament. Le moyen trouvé de faire naître Jésus à Bethléem est très fort puisque c'est la ville de David et cela ne peut alors que faire sens auprès des Juifs. Preuve encore que les visées de Luc ne sont pas historiques, le récit porte de multiples contradictions comme par exemple le fait que Jésus soit présenté comme descendant de David par Joseph alors même que l'Eglise professe que Joseph n'est pas le père de Jésus ! Mais peu importe, car il n'y pas chez les évangélistes la recherche d'une vérité historique mais bel et bien la recherche d'une vérité symbolique.

C'est essentiel de comprendre cela et de le faire comprendre aux élèves. Le symbole permet de dire les choses de manière différente de la raison raisonnante si je puis dire. Puis aussi le symbole c'est toute la voie de l'imagination. Quand on est enseignant, on enseigne le savoir et la vérité, mais on enseigne aussi la pratique de l'imaginaire. On apprend aux enfants à inventer de l'imaginaire et c'est une fonction absolument essentielle. C'est pour cela que le passage par le symbole et l'apprentissage du symbole est une fonction éducative primordiale que l'enseignement du fait religieux doit servir en classe.



Dominique BORNE, Président honoraire du conseil de direction de l'Institut européen en sciences des religions.
Pau, Jeudi 11 décembre 2014



Dans l'examen religieux, on distingue trois étapes. Une première étape de confusion totale où l'histoire sacrée englobe tout et où l'histoire commence par la création vue comme un événement historique et non symbolique. Quand on regarde par exemple l'Encyclopédie de Diderot et D'Alembert l'histoire est ainsi définie : « *l'histoire des événements se divise en sacré et profane. L'histoire sacrée est une suite des opérations divines et miraculeuses par lesquelles il a plu à Dieu de conduire autrefois la nation juive et d'exercer aujourd'hui notre foi.* » Très prudemment, le rédacteur continue ensuite en indiquant « *je ne toucherai point à cette matière respectable* » Ainsi, jusqu'au XIXe siècle l'histoire sacrée c'est l'histoire. Dans les écoles, jusqu'à la loi Ferry de 1882, on enseignait dans une même histoire, l'histoire sacrée et l'histoire profane.

Deuxième étape, nombre de savants vont aller jusqu'à penser que la science allait tuer la religion. Prenons l'exemple d'Ernest Renan (1823 – 1892). Passé d'abord par le séminaire il quitte la vie ecclésiastique pour étudier sa vie durant les commencements du christianisme. Son cours au collège de France a été interdit en 1860, parce qu'en particulier dans son histoire de Jésus, il avait écrit « *Jésus cet homme admirable* » niant ainsi la divinité de Jésus pourtant en en faisant un éloge considérable. Il écrit un peu plus tard « *ma religion c'est toujours le progrès et la raison c'est-à-dire la science* ». Il ajoute « *l'histoire des religions est éclaircie dans ses branches les plus importantes. Il est désormais clair qu'il n'y a jamais eu dans les siècles de révélations, ni de faits surnaturels.* » Alors que l'école devenait laïque, que le catéchisme sortait de la classe, une série d'institutions commençaient à étudier le religieux : une chaire au collège de France est créée, etc. Mais on pensait, à cette date, et notamment chez beaucoup de républicains, que la science allait progressivement tuer la religion. Un député républicain socialiste, René Viviani, disait en 1906 à la chambre des députés : « *Nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus.* »

Nous sommes actuellement à une troisième étape. La science n'a plus la prétention d'éteindre les lumières que la crédulité humaine allume dans le ciel. Ce n'est plus une perspective de la science, ni de démontrer l'inanité, l'inexistence de la révélation. La démarche du chercheur met en évidence ce qui d'une part relève de la croyance et ce qui d'autre part, relève de la science. Prenons l'exemple simple de la création. Croire que la création est d'origine divine est une croyance. La science ne s'intéresse pas à cela. Ce qui est scientifique c'est qu'il y ait eu une évolution de la vie. Un professeur de Science et Vie de la Terre qui a la charge d'expliquer l'évolution à ses élèves peut en situation de classe se trouver face à un enfant, peu important sa croyance, qui dirait mes parents m'ont dit que c'est Dieu ou Allah ou qui vous voudrez qui a créé l'homme. L'erreur de l'enseignant serait de dire, ton père a tort. Son travail est d'expliquer ce qui est la vérité scientifique qui doit être acceptée par tous en tant que telle. Mais son travail aussi me semble-t-il aujourd'hui c'est d'expliquer ce qui relève de la croyance et qui est de l'ordre de la liberté de chacun. L'élève doit accepter le savoir sur l'évolution, car les preuves sont nombreuses. Mais par ailleurs il a le droit de croire ou de ne pas croire à une intervention divine dans le processus de création. Voilà très précisément où devrait se situer le discours de l'enseignant pour, à la fois affirmer que le savoir est le même pour tous et respecter la liberté de chacun. Parce qu'il est extraordinairement important dans le monde dans lequel nous vivons que le savoir scientifique soit le même pour tous.



Dominique BORNE, Président honoraire du conseil de direction de l'Institut européen en sciences des religions.
Pau, Jeudi 11 décembre 2014



« Le religieux s'inscrit toujours dans une histoire et évolue avec elle »

Dernier point que je voudrais affirmer, c'est que le religieux est toujours dans une histoire, car il s'agit aujourd'hui de lutter contre les fondamentalismes. On ne dit pas assez, y compris à l'école, que Jésus n'a pas créé le christianisme pas plus que Mahomet n'a créé l'islam. Jésus est juif et a vécu en juif tout au long de sa vie. C'est une donnée capitale et historiquement irréfutable. Au début du XX^e siècle, en 1904, un enseignant du lycée Condorcet, Amédée Thalamas a publié un livre « Jeanne d'Arc vérités et légendes » qui a provoqué dans la hiérarchie catholique une querelle. Thalamas écrivait « Jeanne a cru entendre des voix célestes » alors que pour les catholiques la bonne formule était « Jeanne d'Arc a entendu des voix célestes ». La bonne formule aujourd'hui sur ce problème là c'est « Jeanne d'Arc lors de ses procès a dit qu'elle avait entendu des voix célestes ». En disant cela on refait l'indispensable différence entre ce qui est observable et vérifiable par la raison dans l'histoire (dans ces cas par exemple les notes des greffiers lors des procès de Jeanne d'Arc) ce qui n'empêche pas de laisser toute liberté aux différentes croyances et appartenances. En résumé la vérité met en évidence un savoir historique qui montre, que tout ce monde religieux a évolué dans l'histoire. Accepter l'histoire c'est à la fois reconnaître la vérité du savoir mais aussi la légitimité et la diversité des appartenances et refuser la haine et la violence.